

## *Prose della volgar lingua*

**Pietro Bembo**

Traducteur : Florence Bistagne

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1904>

DOI : [10.4000/elh.1904](https://doi.org/10.4000/elh.1904)

ISSN : 2492-7457

### Éditeur

CNRS Éditions

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 91-98

ISBN : 978-2-271-12967-3

ISSN : 1967-7499

### Référence électronique

Pietro Bembo, « *Prose della volgar lingua* », *Écrire l'histoire* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1904> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1904>

---

Tous droits réservés

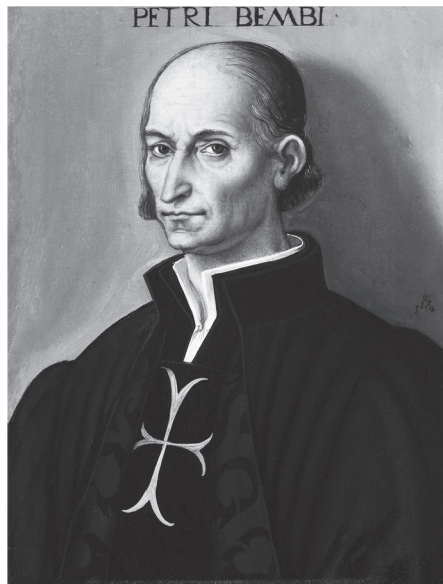
# Prose della volgar lingua

Pietro Bembo (1470-1547) est un humaniste italien formé au tournant des *xv<sup>e</sup>* et *xvi<sup>e</sup>* siècles. Vénitien de naissance, il fait ses études à Padoue, mais également à Messine, pour apprendre le grec auprès de Constantin Lascaris. À son retour il publie chez Alde Manuce, l'imprimeur vénitien, son premier ouvrage, le *De Aetnae*, sur le modèle de l'ascension du mont Ventoux de Pétrarque, dont il est l'un des premiers éditeurs scientifiques. De sa collaboration avec Alde et de sa propre expérience à travers la péninsule italienne et ses vulgaires différents va naître sa conception d'une codification

nécessaire d'une langue commune et d'un modèle linguistique applicable à tous.

De plus, son travail sur l'établissement des textes des grands auteurs toscans du *xiv<sup>e</sup>* siècle, comme Dante et Pétrarque, a influencé Bembo dans son choix d'un modèle linguistique archaïque, qui lui semblait comparable au latin, car il s'agissait d'une langue dont les structures étaient fixées pour toujours.

C'est dans les *Prose della volgar lingua*, publiées à Venise en 1525, qu'il exprime ses idées sur la langue vulgaire. Le dialogue, suivant les modèles platonicien et cicéronien, se déroule en 1502 chez son frère, Carlo Bembo. Chaque participant soutient une position différente : le florentin Giuliano de' Medici défend le florentin contemporain, le ferrarais Ercole Strozzi préfère le latin à la langue vulgaire, le génois Federigo Fregoso défend l'emploi de la langue vulgaire et donne un des premiers exemples d'histoire littéraire, partant des troubadours occitans



Pietro Bembo peint par Lucas Cranach le Jeune.

*pour aller jusqu'à la poésie de langue toscane. Le personnage de Carlo Bembo est le porte-parole de son frère, Pietro. L'œuvre est divisée en trois livres, dont le premier expose les théories sur la langue et dont nous présentons ici des extraits.*

*Giuliano de' Medici vient d'expliquer son point de vue sur la nécessité d'adopter le florentin contemporain comme langue unitaire. Carlo Bembo lui répond pour présenter la thèse archaïsante du florentin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, celui de Dante, Pétrarque et Boccace, en opérant déjà une distinction entre langue parlée, changeante dans le temps et dans l'espace (favella), et langue écrite, littéraire, figée à travers les époques et les lieux (lingua), comme, selon Bembo, le latin et le grec. Bembo, un peu en opposition à tout le courant qui a parcouru le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle et qui tendait à rendre au latin sa place de langue vivante, est ici le tenant d'un classicisme cicéronien, ligne qui triomphera par la suite. L'accord entre Federigo Fregoso et Giuliano de' Medici va se faire autour d'une variété de florentin, et c'est ce modèle de langue qui a été adopté par les écrivains italiens. Le troisième livre des Prose est d'ailleurs techniquement une grammaire et, dans l'histoire de la langue italienne – la questione della lingua –, les théories de Bembo portent le nom de « codification cinquecentesca », formant encore aujourd'hui une base de la langue nationale standard.*

## I

Si la nature, messire Giulio, qui produit les choses de ce monde et leur dispense ses dons, avait donné à tous les hommes l'obligation de parler de façon identique tout comme elle leur a donné la voix et l'aptitude à parler, elle aurait sans doute beaucoup diminué et allégé la peine qui nous accable. En effet, tous ceux – et ils sont nombreux, en tous temps et en tous lieux – qui cherchent à se rendre en d'autres régions, auprès d'autres gens, n'auraient pas besoin, pour comprendre les autres et être compris par eux, d'apprendre de nouvelles langues, au prix de longs efforts. Plus encore, si les mots que la voix articule étaient les mêmes pour tous, tout comme la voix est la même pour tous les peuples, chacun pourrait aisément avoir commerce avec les nations étrangères ; ce qui, en général, à

cause de la variété des façons de parler plus que pour toute autre raison, est difficile et malaisé, comme on peut le voir. En effet, qui pourrait voir satisfaites ses exigences privées et domestiques, ou obtenir l'un des avantages de la vie en société, s'il ne savait les exposer à ceux dont il doit les recevoir de sorte qu'ils sachent ce qu'il veut ? D'ailleurs, s'il est certes nécessaire de pouvoir exprimer à autrui ce que l'on demande, en outre, pouvoir le faire joliment, par un parler beau et agréable, n'est-ce pas bien souvent ce qui permet à un homme d'obtenir d'un autre homme, ou de beaucoup, ce que l'on ne saurait obtenir autrement ? Tant il est vrai que parmi tout ce qui est propre à émouvoir l'esprit humain, qui a son libre arbitre, les paroles humaines ont une bien grande force.

Et ce n'est pas seulement cette peine que je viens d'évoquer, et qui concerne la parole, mais une autre, encore plus grande, qui s'éloignerait de nous dès lors qu'il n'y aurait pas plus d'une langue pour tous les hommes : celle qui concerne l'écriture. Comme nous nous en servons à des fins plus étendues et plus durables, il est nécessaire également que nous la rendions plus parfaite, car chaque personne qui écrit désire être lue non seulement par ceux qui vivent, mais aussi par ceux qui vivront, alors que la parole n'est reçue que par quelques-uns et pendant un laps de temps fort bref ; et la parole serait fort aisément transcrite sur le papier si l'on n'y voyait toutes ces différences. Or, quelle qu'en soit la raison, nous voyons qu'elle est d'une telle diversité que non seulement dans chaque pays on parle d'une certaine façon, distincte de celle des autres pays, mais encore qu'à l'intérieur de chaque pays on parle de façon différente et qu'en outre ces langues elles-mêmes, si différentes entre elles, se transforment et changent de jour en jour ; c'est une chose étonnante que de voir la variété qui existe aujourd'hui ne fût-ce que dans la langue vulgaire que nous et les autres

Italiens parlons, et combien il est difficile de choisir et de tirer de là le modèle qui devrait servir, au premier chef, à former et produire les textes écrits. Et cela est ainsi parce que, même si depuis plus de trois cents ans et jusqu'à nos jours bien des choses ont été écrites dans cette langue, en vers et en prose, par de nombreux auteurs, personne encore n'a su écrire de façon satisfaisante sur les lois et les règles de l'écriture.

Et c'est pourtant là une chose à laquelle les savants qui nous ont précédés auraient dû prêter attention ; en effet, écrire n'est rien d'autre que parler de façon réfléchie, avec cette différence supplémentaire que ce parler s'adresse, comme je l'ai dit, à un très grand nombre d'hommes et qu'il est fait pour durer longtemps. Et puisque c'est parce qu'ils parlent que les hommes diffèrent avant tout des autres êtres vivants, quel plus beau mérite peut donc acquérir un homme que de l'emporter sur les autres précisément en ce qui permet aux hommes de l'emporter sur les autres êtres vivants, et notamment de cette manière, dont il est clair qu'elle est la plus parfaite et la plus noble ?

[...]

## V

À ces mots, le Magnifique répondit sans délai : – Messire Ercole, nous, messire Carlo et moi-même, vous concéderons, et messire Federigo également, nous qui avons tous une position contraire à la vôtre dans notre discussion, que dans les temps heureux des Romains, la langue grecque avait plus de prestige que la langue latine et que

maintenant on fait plus d'honneur au latin qu'au vulgaire [...]. Mais nous ne vous concéderons pas pour autant que c'est toujours dans la langue la plus prestigieuse que l'on doit écrire plutôt que dans celle qui l'est moins. En effet, si les hommes de l'Antiquité avaient eu pour cette règle considération et respect, ni les Romains n'auraient jamais écrit en latin,

mais en grec, ni les Grecs ne se seraient adonnés à l'écriture dans leur langue si belle et si fluide, mais dans celle de leurs maîtres phéniciens ; et ceux-ci en langue égyptienne, ou dans une autre encore [...]. Il faut donc bien avouer, messire Ercole, que ce ne sont pas les langues les plus prestigieuses et les plus honorées que les hommes doivent utiliser pour écrire entre eux, mais les leurs, lorsqu'elles sont de nature à pouvoir elles aussi recevoir, le cas échéant, prestige et grandeur ; ainsi était la langue latine

à cette époque bienheureuse, langue de laquelle Cicéron, parce qu'on ne lui avait pas encore donné toute la renommée qu'il semblait bien qu'on dût lui donner, comprenant qu'elle était capable d'en recevoir autant qu'elle en a ensuite reçu grâce à ses œuvres et à celles d'autres, s'ingénia à faire grandir l'autorité dans nombre de ses écrits en en faisant l'éloge et en la conseillant aux Romains, et en les invitant à écrire à la romaine et à rendre plus fournie et plus riche leur langue que celle d'autrui.

## VI

[...] Parce que l'on peut conclure que, de même qu'aujourd'hui nous utilisons deux langues écrites, l'une moderne, qui est la langue vulgaire, l'autre antique, qui est la langue latine, de même faisaient les Romains de cette époque, et pas davantage : ils avaient le latin, qui était leur langue moderne, et le grec, qui était leur langue antique ; mais qu'ils en aient eu une troisième à laquelle ils auraient donné moins de prix qu'au latin, personne qui pourrait en juger directement ne le pensera jamais. Et si aujourd'hui nous donnons également du prix à la langue grecque, ce qui a été fait à notre époque avec bien plus de soin et d'étude que dans les autres époques antérieures, c'est en grande partie, Giuliano, grâce

à votre père si vénérable et à qui on ne rendra jamais éloge et honneur, lui qui a favorisé en cela les gens de notre époque et leur a facilité l'étude des lettres grecques en cherchant et en suivant les traces des maîtres et des livres dans toute l'Europe et toute l'Asie, et en fondant des écoles et en enthousiasmant les esprits, et qui y a œuvré de nombreuses années avec une grande diligence ; mais si nous, dis-je, nous donnons du prix à cette langue, cela se fait seulement dans l'intérêt du latin qui, dérivant du grec, ne semble pouvoir être appris, maîtrisé et possédé sans celui-là, et non parce que nous pensons écrire et faire des compositions à la grecque, ce que personne ne se met à faire, sinon par jeu.

## VII

Messire Federigo se taisait toujours, et les autres affirmaient qu'ils parlaient bien, ajoutant chacun à ces raisons d'autres preuves et d'autres arguments, lorsque messire Ercole : – Je vois bien, dit-il, que j'ai entrepris une tâche trop difficile, à me battre, seul et faible, contre trois guerriers si préparés et si bien équipés. Pourtant, parce que je gagnerai plus d'honneur à avoir eu autant d'ardeur à me contredire que de déshonneur s'il se trouve que je sois vaincu et battu, je poursuivrai toutefois, plutôt pour entendre de votre part des choses que je ne sais pas que pour combattre. Et, laissant les autres parties de côté, si notre langue vulgaire n'était pas née à l'époque lointaine où la langue latine florissait, quand et comment est-elle née ? – Le moment précis, répondit messire Federigo, on ne peut pas le connaître, à mon avis, sinon que l'on dit qu'elle a pris naissance à l'époque où les Barbares commencèrent à entrer en Italie et à l'occuper, et que, à mesure qu'ils y demeuraient et s'y implantaient, elle croissait et s'affirmait. La manière, on ne peut pas se tromper si l'on dit que, la langue romaine étant en soi très lointaine de celles des Barbares, ceux-ci prenant peu à peu un mot ou un autre de notre langue, et nous faisant de même en utilisant la leur, une nouvelle langue s'est formée dans ce laps de temps et est ainsi née, qui a gardé l'odeur de l'une et de l'autre et qui est ce vulgaire que nous utilisons, nous, à présent. Si celui-ci ressemble plus à la langue romaine qu'aux langues barbares, c'est parce que la force du pays natal est toujours importante et que dans chaque terre les plantes qui naissent naturellement se

développent mieux que ne le font celles qui sont apportées d'un pays lointain. Sans compter que les Barbares qui sont passés chez nous n'ont pas toujours été de la même nation, et même ont été de nations différentes : tantôt ce sont ces Barbares qui nous ont apporté leur langue, tantôt d'autres, de sorte que la nouvelle langue n'a pu ressembler fortement à aucune d'elles. En effet, les Francs, les Burgondes, les Alamans, les Vandales, les Alains, les Huns, les Maures, les Turcs, tous ces peuples et d'autres encore sont venus, et nombre d'entre eux plusieurs fois, tels les Goths qui, une fois parmi d'autres, sont restés soixante-dix ans sans discontinuer. Aux Goths succédèrent les Lombards, et ceux-ci, appelés au début par Narsès, comme chacun de vous a sans doute pu le lire dans les histoires, après avoir rassemblé une énorme et stupéfiante armée, arrivèrent avec leurs femmes et leurs enfants et tous leurs biens les plus chers, occupèrent la péninsule et en demeurèrent les possesseurs pour plus de deux cents ans. Donc, après avoir pris les coutumes et les lois tantôt de ces Barbares-ci, tantôt de ceux-là, et davantage des nations qui l'ont possédée plus longtemps, notre belle et malheureuse Italie changea, elle perdit la majesté royale de son aspect et la prestance de ses mots, et elle commença à parler d'une voix servile ; voix qui, de saison en saison, passant aux descendants de ces premiers venus, dure encore, tellement plus belle et noble maintenant qu'elle ne le fut à ses tout premiers pas, car elle a pu se libérer du servage pour apprendre à parler avec une grâce toute féminine.

## XV

La langue florentine, dit Strozza, est donc plus noble et plus belle, messire Carlo, que la vôtre ? – Oui, sans aucun doute, répondit celui-ci, et, messire Ercole, je ne me priverai pas de vous avouer ce que mon frère vous a avoué à chacun, en parlant et en commandant dans cette langue-là plutôt que dans celle-ci. – Mais pourquoi, répondit Strozza, cette langue est-elle plus noble que la vôtre ? Alors mon frère dit : – On pourrait dire ici, messire Ercole, beaucoup de choses ; parce que d’abord on voit que les mots toscans ont une meilleure sonorité, que n’ont pas les vénitiens, plus douce, plus belle, plus rapide,

plus vive ; on n’en trouve pas qui soient tronqués ou syncopés, comme on peut en bonne part le voir dans les nôtres qui ne redoublent jamais aucune lettre. En outre leur début est plus approprié, leur milieu plus ordonné, ils ont la fin la plus douce et la plus délicate, et ils ne sont ni relâchés ni ramollis ; ils font plus attention aux règles, aux temps, aux nombres, aux articles, aux personnes. Les Toscans utilisent de nombreuses façons de dire, pleines de bon sens, pleines de beauté, de fort agréables et douces figures, que nous n’utilisons pas, et à quel point cela est un ornement, on n’a pas besoin de le mettre en doute. [...]

## XVII

Moi, messire Carlo, reprit le Magnifique, je laisserai de côté ce que vous m’avez dit, à quoi je ne veux pas répondre [...]. En effet, comme l’on voit clairement que cela se passe dans chaque région et dans chaque peuple, la parole et les langues parlées ne durent pas toujours dans le même état, elles changent un peu ou beaucoup au fur et à mesure du temps, comme la mode de s’habiller change, ou celle de faire la guerre, ainsi que les autres coutumes ou modes de vie, il en est ainsi. Car les écrits, tout comme les vêtements et les armes, doivent être adaptés et appropriés aux usages de l’époque dans laquelle on écrit, car ce sont les hommes qui vivent qui doivent pouvoir les lire et les comprendre, et non ceux du passé. Notre parler dans les temps anciens était rude et grossier, matériel, et bien plus rat des

champs que rat des villes. C’est pourquoi Guido Cavalcanti, Farinata degli Uberti, Guittone et bien d’autres, utilisant les mots de leur siècle, laissèrent également leurs rimes pleines de mots matériels et grossiers [...]. C’est ainsi que l’on voit que Dante, à la fois dans la *Vita Nuova*, dans le *Convivio*, dans les *Canzoni* et dans sa *Divine Comédie*, a beaucoup changé et est bien différent de ces premiers auteurs dont je parle, et que, parmi ses œuvres, on voit qu’il est bien plus éloigné de ceux-ci dans celles qu’il a composées d’une main plus âgée que dans les autres ; ce qui signifie que selon les changements de la langue, il changeait aussi, afin de pouvoir plaire aux gens de l’époque dans laquelle il écrivait. Peu après, Boccace et Pétrarque, trouvant également que le parler de leur patrie était autant ou plus encore changé

que celui que trouva Dante, changèrent aussi en partie leurs écrits. Or, je vous le dis, tout comme on n'aurait pas pu demander à Pétrarque et à Boccace de se mettre à écrire dans la langue de leurs grands anciens en abandonnant la leur, bien qu'ils eussent pu et su le faire, de même il nous semble ni plus ni moins qu'il ne faut pas, abandonnant celle de notre siècle, nous mettre à écrire dans la langue du leur, car on pourrait dire, messire Carlo, que nous voulons écrire pour des morts plus que pour des vivants. La nature a donné aux hommes des

bouches adaptées à la parole afin qu'elle soit le signe et la manifestation de leur esprit, que l'on ne peut bien voir dans un autre miroir ; et ce parler, on l'entend d'une manière en Italie, d'une autre en Allemagne, et, ainsi, on le voit différemment dans des lieux différents. En effet, tout comme vous et moi devrions être réprouvés si nous faisons apprendre à nos enfants la langue allemande plutôt que la nôtre, de même on pourrait tout à fait dire que mérite un blâme celui qui préfère écrire dans la langue des autres siècles plutôt que dans la sienne.

## XVIII

Après ces mots, le Magnifique se tut, et les autres aussi, en attendant ce que mon frère allait apporter à la discussion ; celui-ci répondit tout de suite de cette façon : – Giuliano, vous avez donné des bases faibles et sableuses à votre discours, si je ne m'abuse, en disant que c'est parce que les langues changent que, quand on commence à écrire quelque chose, l'on doit toujours rapprocher ses compositions de la façon de parler des gens communs et faire en sorte qu'elles lui ressemblent, car chacun doit essayer et tenter d'être lu et compris par les hommes qui vivent aujourd'hui. En effet, si cela était vrai, il faudrait faire l'éloge davantage de ceux qui écrivent dans un style populaire que de ceux qui écrivent et composent avec plus d'ornement et de noblesse ; et Virgile aurait été moins apprécié que beaucoup de poètes de rue et crieurs publics, car souvent dans ses poèmes il utilise des façons de dire très éloignées des usages du peuple, et que ceux-là ne s'en éloignent jamais.

La langue de l'écrit, Giuliano, ne doit pas s'appuyer sur celle du peuple, sauf au cas où, en s'y appuyant, elle ne perd pas son prestige et sa grandeur ; dans le cas contraire elle doit s'en éloigner et s'en différencier assez pour se maintenir dans un état de beauté et de noblesse. Cela, parce que les écrivains ne doivent pas se soucier seulement de plaire aux gens qui vivent à l'époque où ils écrivent, comme vous le dites, mais aussi, et plus encore, à ceux qui vivront après eux : en effet, chacun préfère que ses efforts durent pour l'éternité que pour un court moment. Et parce que nous ne pouvons pas savoir précisément ce que seront les usages des langues parlées des hommes qui naîtront dans le siècle qui nous suit, et encore moins de ceux qui naîtront plusieurs siècles après nous, nous devons veiller à donner à nos écrits une forme et une structure qui puissent plaire à toutes les époques, tous les siècles et toutes les saisons, tout comme le firent Virgile, Cicéron et d'autres pour leurs écrits



en langue latine et, en grec, Homère, Démosthène et beaucoup d'autres ; tous ceux-là n'écrivaient absolument pas selon la façon de parler en usage chez le peuple de leur époque et que l'on trouvait dans sa bouche, mais selon la façon qui leur semblait nécessaire pour pouvoir plaire plus longtemps. Croyez-vous que si Pétrarque avait écrit ses chansons dans la langue du peuple de son époque, elles auraient été aussi belles, aussi agréables qu'elles le sont, aussi aimées et aussi nobles ? Vous croyez mal si vous croyez cela. Boccace non plus

n'écrivit pas avec la bouche du peuple, bien qu'elle soit moins disconvenante en prose qu'en vers. En effet, bien que quelquefois, surtout dans ses nouvelles, selon leur matière, il fit intervenir des gens du peuple et s'ingéniait à les faire parler avec les mots avec lesquels le peuple parlait, néanmoins on voit que dans tout le corps de ses œuvres il y a tellement de belles figures, de façons plaisantes que le peuple n'utilise pas, qu'il n'est pas surprenant qu'il vive encore et qu'il puisse vivre pour beaucoup de siècles à venir. [...]

## XIX

[...] En effet, nous ferons mieux de parler dans nos écrits avec le style de Boccace et de Pétrarque qu'avec le nôtre, car sans aucun doute ceux-ci parlèrent beaucoup mieux que nous ne parlons. Ce n'est pas pour cela qu'on peut dire que nous parlons et écrivons pour les morts. Ceux qui écrivent pour les morts sont ceux dont personne n'a jamais lu les écrits, ou bien, si quelqu'un les lit, ce sont ces gens du peuple qui n'ont pas de jugement et qui donc lisent les choses, mauvaises comme bonnes, que l'on peut d'emblée dire mortes, comme on peut le

dire aussi de ces écrits, qui meurent de toute façon dès les premières pages. [...]

Quant à moi, je ne saurais rien ajouter à ce qu'on a dit, dit alors messire Federigo, peut-être parce qu'on ne peut rien ajouter à la vérité. Mais je m'aperçois que le jour tombe ; si Giuliano pense qu'il n'a rien d'autre à dire, il serait bon que nous pensions à partir. Moi non plus je n'ai plus rien à dire, répondit le Magnifique, puisque, que ce soit la nouvelle langue florentine qui soit louée ou que ce soit l'ancienne, l'honneur va toujours à ma patrie.

*Traduit de l'italien par Florence Bistagne*